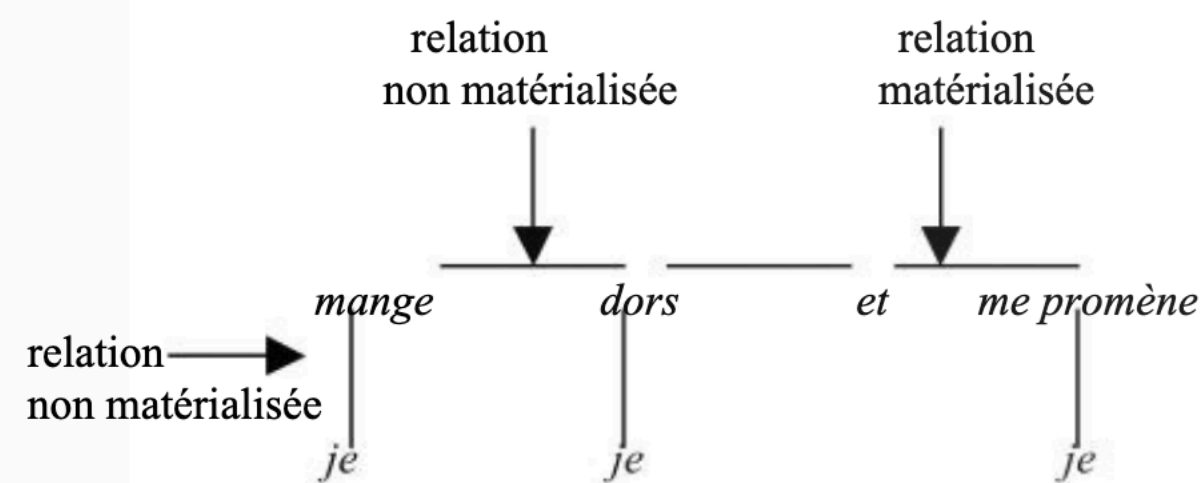


langue ? Autrement dit, si la relation doit être comprise, cela signifie-t-il qu'elle constitue une unité linguistique ? Nous savons que seuls les éléments qui abritent une forme et une matière distinctes sont dignes du statut de signe linguistique. Deux types de réponses au moins paraissent envisageables. Un premier type de réponses réside dans les pages du livre que nous présentons. Avant tout, la sémantique des relations varie conformément à la diversité des (familles de) langues. Les mêmes connecteurs, par exemple, apportent des effets de sens et des situations discursives différents dans les langues différentes (G. Deléchelle : pp. 117-134 ; A. Rousseau : pp. 195 – 212 ; G. Magnus : pp. 213 – 226, etc.). Des connecteurs comme *or* en français, *weil / denn* en allemand, *a / i* en slave, et beaucoup d'autres, conditionnent de façon originale les relations inter-phrastiques dans ces langues, sans qu'il y ait d'équivalences sémantico-syntaxiques. Ensuite, on voit que l'efficacité de l'analyse linguistique augmente avec le recours à l'analyse logique des relations (A. Lemaréchal : pp. 31 – 45 ; W. Banys : pp. 179 – 194 ; A. Rousseau : pp. 195 – 212, etc.). La cohésion contenue dans l'extrême variété des faits de langue renforce l'idée d'une « présence sous-jacente de véritables modèles de conduite du raisonnement, de schémas abstraits de construction du discours, qui relèvent de la faculté de langage du locuteur » (p. 210).

Un autre type de réponses nous conduit / ramène à la syntaxe structurale de L. Tesnière. D'ailleurs, dans une telle publication, on ne peut que regretter l'absence de communications spécialement consacrées à la notion de relation chez Tesnière.⁹ Il aurait été utile et intéressant de se pencher sur ce qui sépare le terme de *relation* (Rousseau et alii) de ceux de *connexion* et *jonction* (Tesnière) et de voir, par le même biais, si l'opposition *relation / mot de relation* a son fondement épistémologique. L'on sait que la phrase *Alfred parle* n'est pas composée de deux éléments, « mais bien de trois éléments, 1° *Alfred*, 2° *parle* et 3° la connexion qui les unit et sans laquelle il n'y aurait pas de phrase. »¹⁰ De plus, cette étude aurait pu s'ajouter au « mentalisme » que véhiculent certains articles (B.N Grunig), dans la mesure où la connexion correspond à la notion de *innere Sprachform* (« forme intérieure de la langue »).¹¹ Toujours est-il, et c'est précisément ce point qui justifie la démarche, que la connexion et la jonction sans jonctif représentent une relation non matérialisée et la jonction avec jonctif une relation matérialisée. Soit le stemma de l'exemple *Je mange, je dors et je me promène* :



⁹ La théorie de Tesnière est cependant évoquée, ça et là (Rousseau et d'autres), mais elle n'est véritablement développée dans aucun des articles.

¹⁰ *ESS*, pp. 11-12.

¹¹ Du moins, c'était la conviction de Tesnière.

Pour ce qui est des variétés de sens, l'analyse des jonctifs met en relief plusieurs catégories sémantiques : jonctif adjonctif (*et*), jonctif disjonctif (*ou*), jonctif adversatif (*mais*), jonctif causal (*car*), etc.¹² D'une façon générale, cette étude permet de confronter *sens* et *relation*. Le sens d'un élément linguistique implique une relation avec d'autres éléments linguistiques. Par conséquent, la relation est définie comme la conséquence du sens. Or, n'oublions pas que la relation (connexion) est considérée comme un élément syntaxique à part entière.

Mais la composante syntaxique n'est pas absente dans ce livre. Il n'y a (pratiquement) pas d'article qui passerait sous silence les termes de *position*, *ordre des mots*, *agencement syntaxique*, *structure*, etc. Peut-être aurait-on pu songer à un intitulé plus représentatif du contenu : *la syntaxe et la sémantique des relations*, ou *la notion de relation : syntaxe et sémantique*, ou encore *la notion de relation en linguistique*. Bien entendu, cet état des choses ne compromettrait nullement le choix thématique des articles traitant de la polysémie des mots (A. F. Ehrhard-Macris, G. Deléchelle, M. A. Morel, C. Muller, W. Banys, G. Magnus).

Cette publication permet également de relancer autrement le débat sur les unités linguistiques, notamment à travers ce qu'on pourrait appeler *le degré de « relationnalité »*. Quel est le point de départ d'une relation en linguistique ? Quelle est l'unité syntaxique minimale aboutissant à une relation ? Existe-t-il une relation maximale, pourvoyeuse du passage de la phrase au discours ? Car la sémantique des relations ne peut être qu'une sémantique phrastique et inter-phrastique, dépassant largement la sémantique lexicale. Néanmoins, le contenu du livre ne construit pas uniquement un pont entre les différents niveaux de l'analyse linguistique. Il franchit les frontières de sa discipline grâce à l'immensité conceptuelle du sujet étudié. La philosophie du langage pourrait nourrir davantage le débat ouvert par les linguistes en s'appropriant la notion de *relation* sans aucun scrupule.

Samir BAJRIC

CHOI, Yong-Ho, *Le problème du temps chez Ferdinand de Saussure*, Paris, L'Harmattan (= Sémantiques), 2002.

Préfaçant l'ouvrage, Michel Arrivé salue l'existence d'une « École saussurienne de Corée ». En réalité, Yong-Ho Choi et Sung-Do Kim, les deux principaux chercheurs visés, ont implanté en Corée une antenne de l'École saussurienne de Nanterre, laquelle, sous l'égide de Michel Arrivé lui-même ainsi que de Claudine Normand, a produit quantité d'excellents travaux de philologie critique concernant l'histoire de la linguistique moderne. Vertueuse, la philologie nanterroise exploite tout le texte, mais rien que le texte. Quand on a affaire à un corpus aussi complexe que celui des textes saussuriens, la démarche est sage. Ce faisant, elle se démarque de l'approche des premiers lecteurs de Saussure, parmi lesquels des linguistes aussi éminents que Louis Hjelmslev et Émile Benveniste, qui poursuivaient

¹² Voir *ESS*, pp. 331- 339.

la critique jusqu'à l'extrapolation. Faire "retour à" Saussure, c'est ainsi raviver une donnée problématique et se soucier assez peu d'un développement apodictique éventuel. Mais faire retour à Saussure, c'est également éclairer les questionnements saussuriens par les critiques, souvent trop rapides, qui ont été portées à l'encontre de l'œuvre — le *Cours de linguistique générale*, principalement — tout au long de l'histoire de la linguistique du XXe siècle.

Dans le vaste éventail des questions inscrites au programme nanterrois, Y.-H. C. a choisi de se préoccuper du problème du temps. Il s'agit pour lui de prendre une idée de Michel Arrivé "au sérieux" — quoique personne ne soupçonne ce dernier d'en avoir fait seulement un paradoxe plaisant —, idée selon laquelle le temps serait omniprésent dans la réflexion saussurienne, *surtout quand il paraît évacué*. Enfoui dans les replis de la réflexion saussurienne, le problème du temps demande à être déplié et étalé, ce dont Y.-H. C. s'est acquitté avec un très grand soin.

Or, que telle soit la résistance — dans laquelle il faut entendre à la fois la consistance et le dérobement — d'une problématique du temps chez Saussure n'allait pas de soi. Deux chapitres préliminaires permettent de s'en convaincre. Dans un premier temps, Y.-H. C. recense les études des rares commentateurs qui s'y sont aventurés, ce qui permet déjà d'ouvrir un certain nombre de questions restées sans réponses. Dans un second temps, il collationne les données philologiques relatives à la thématique de la temporalité, sans dédaigner les parties les moins connues du corpus saussurien, notamment les notes sur la versification française. Là encore, le sentiment du lecteur est que le statut du temps et ses implications restent opaques dans des propositions pourtant essentielles pour la réflexion théorique. Et, de fait, il n'y a pas à proprement parler de thématique du temps chez Saussure. Autrement dit, le temps n'est jamais problématisé en tant que tel par le linguiste de Genève. Il s'agit donc pour Y.-H. C., à partir d'une critique interprétative des données philologiques, de mettre au jour ce rôle du temps dans le déploiement théorique des concepts majeurs de la pensée saussurienne.

Le rôle du temps intervient décisivement dans la distinction entre synchronie et diachronie. Mettant à mal la vulgate structuraliste, Y.-H. C. souligne que la synchronie n'est pas exempte de toute temporalité. Dans le *Cours de linguistique générale* même, il est indiqué clairement, sans qu'aucun commentateur n'ait songé à le relever jusqu'ici, que le rapport du signifié et du signifiant, et avec lui la base systématique et synchronique de la langue, est déplacé *d'instant en instant* (CLG, p. 110). La synchronie serait ainsi divisée en "micro-diachronies", comme les appelle Y.-H. C. Cette hypothèse va se décliner sous trois rapports. D'abord, celui de l'oralité : *Messieurs*, prononcé deux fois à la suite, est identique et différent, *altéré* dans le temps même de la transmission orale ; ensuite, celui de la socialité : la communication des signes linguistiques, le circuit de la parole, sont des *agents de transformation* de la langue. Enfin, la discursivité articule les deux premiers rapports et permet d'amorcer une véritable linguistique de la parole. En effet, les transformations provoquées par la répétition des signifiants lors de la communication des signes ne visent selon Y.-H. C. qu'une dimension de la signification : la signification intentionnelle. Ainsi, sous ces trois rapports, l'hypothèse se confirme que le temps, alors qu'il semble évacué des considérations sur la synchronie dans ses dimensions sémiologique, sociale et sémantique, entre au contraire de plain pied dans les raisonnements théoriques saussuriens.

Fort de cette hypothèse, Y.-H. C. peut arpenter le corpus saussurien et montrer, comme Johannes Fehr s'y est attaché avec un autre point de départ¹³, ce qui relie en profondeur les considérations de prime abord divergentes sur la langue, sur les légendes et sur les anagrammes.

La langue. — Questionner les concepts d'arbitrarité et de linéarité à l'aune de la problématique du temps, c'est proposer à leur profit une nouvelle situation : du côté de la parole, sans aucun doute, mais d'une parole qui ne s'oppose pas à la langue comme ce qui change face à ce qui est établi — du reste, on gagnerait à ne pas confondre la distinction théorique qui articule la langue à la parole avec une opposition de type méthodologique. Et dès lors qu'à la langue est rendue sa dynamique, on ne saurait dénier que l'arbitraire du signe produit des *effets* temporels "dans la mesure où chaque acte communicatif prend en charge des 'accidents diachroniques'" (p. 82). On ne saurait davantage déconsidérer le fait que les valeurs sont déterminées autant selon l'ordre syntagmatique que d'après les rapports associatifs, et que cet ordre linéaire syntagmatique constitue l'étalement spatial du facteur temporel réglant le discours.

La légende. — Les études sur les légendes germaniques permettent de poser la question du référent dans la pensée saussurienne. Or pour Y.-H. C. le référent de la légende — un fait réel, d'après le postulat de Saussure — n'est nullement pensé en terme de causalité. Du référent au symbole, s'opère plutôt une série de médiations et de déformations, ainsi que Ricœur en a tracé le processus. Le temps, cette fois, est la condition interne de la légende ; des éléments référentiels aux symboles de légende, il y a une essentielle continuité, qui consiste en l'épreuve du temps même sur les symboles.

L'anagramme. — Dans les anagrammes, le temps linéaire est mis en suspens. Mais le souci de répétition qui s'y substitue ne s'inscrit-il pas lui-même dans l'orbe du temps ? Tout à la fois effort d'harmonie, appel à l'écoute du texte et principe de comptage, l'élément anagrammatique déploie selon Y.-H. C. une autre forme de temporalité, qui est celle du discours poétique.

Finalement, considérer la problématique du temps dans l'œuvre saussurienne aura permis d'argumenter contre deux critiques majeures adressées à Saussure par ceux qui, trop rapidement, auront voulu en faire un champion du structuralisme. Primo, la linguistique synchronique n'est pas anhistorique, car les signes sont affectés d'un poids temporel aussitôt qu'ils sont transmis et interprétés. Secundo, la linguistique saussurienne n'est pas anti-pragmatique. Le système linguistique est un champ de *disponibilités* plutôt qu'un champ de possibilités, où la place des locuteurs est directement inscrite. Pour conclure avec Y.-H. C., la linguistique saussurienne se montre ainsi, non pas réductionniste comme on a pu le déplorer, mais bel et bien *intégrationniste*.

Sémir BADIR

¹³ *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, P.U.F., 2000.